

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT

COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

—DOG—

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1903

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur général, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique:

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

1° Extrait de naissance ;

2° Certificat de baptême ; (1)

3° Certificat de deux médecins constatant non seulement les marques d'une bonne vaccine, mais donnant encore des détails précis et complets sur la santé générale ou sur la maladie et les infirmités du candidat ;

4° Consentement des parents ou des tuteurs ;

5° Consentement de payer une pension annuelle qui varie suivant les Asiles et la position particulière des postulants.

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

(1) Les Asiles ne peuvent recevoir que des protestants.

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 Septembre 1877.

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE
BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOË

BÉTHEL — LE REPOS

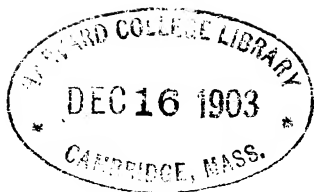
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE

LA COMPASSION

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1903



Wm. H. Seabrook,
Cambridge



Saforce se trouve à 4 Kilomètres de La voie ferrée, sur l'embranchement de Bordeaux au Buisson (Compagnie des chemins de fer d'Orléans). La station d'arrêt est Brignouloux-Saforce. En venant de Paris on change de train à Libourne.

— Lignes principales — Lignes secondaires

LES ASILES DE LAFORCE

- La Famille...** Asile pour des jeunes filles : 1° placées dans un mauvais entourage ; 2° de protestants disséminés ; 3° orphelines.
- Béthesda.....** Asile pour des jeunes filles : 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacées de cécité ; 3° idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.
- Ében-Hézer...** Asile pour des jeunes filles épileptiques.
- Siloé.....** Asile pour des garçons : 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacés de cécité ; 3° idiots ou imbéciles.
- Béthel.....** Asile pour des garçons épileptiques.
- Le Repos.....** Asile pour des institutrices âgées ou de santé délicate.
- La Retraite...** Asile pour les vieilles servantes et ouvrières veuves ou célibataires.
- La Miséricorde** Asile ouvert à des filles : 1° idiotes-gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques-idiotes ou infirmes.
- La Compassion** Asile ouvert à des garçons : 1° idiots-gâteux, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques-idiots ou infirmes.

Conseil d'Administration

MM.

Président..... HENRI COUVE, de Bordeaux.
Vice-Président .. JULES GUEx, de Paris.
Secrétaire J. LAFORGUE, pasteur à Bordeaux.

E. OBERKAMPFF, receveur des finances
à Alais (Gard).

LABROUSSE, pasteur à Bergerac.

E. BRUNETON, à Nîmes.

J. PÉDÉZERT, professeur honoraire à
Montauban.

JEAN MONOD, doyen honoraire de la
Faculté de Montauban.

JULES SIEGFRIED, au Havre.

LOUIS SAUTTER, à Paris.

J. DE SEYNES, à Montpellier.

WESTPHAL-CASTELNAU, à Montpellier.

Assesseurs D^r EUG. MONOD, à Bordeaux.

CH. de LUZE, à Bordeaux.

PAUL MIRABAUD, à Paris.

P. GERMAIN, propriétaire à St Avit.

G. ROY, à Paris.

D^r F. CHARON-BOST, à Paris.

G. GRANIER, pasteur.

H. DOMENGET DE MALAUGER, à Bergerac.

ELIE POUMEAU, à Bergerac.

ABEL RAMBAUD, à Bergerac.

COURTOIS DE VIÇOSE, à Toulouse.

TAUPIER-LÉTAGE, à Pessac.

H. CORDEY, pasteur à Paris.

FÊTE DES ASILES JOHN BOST

Jeudi 11 Juin 1903

C'est le jeudi 11 juin, que j'ai eu, pour la première fois, le privilège d'assister aux fêtes des Asiles John Bost, et j'en garderai longtemps un émouvant souvenir. Tout est contraste à Laforce : d'abord, la nature merveilleuse, à cette époque de l'année ; ce n'est pas la grande montagne avec les sommets neigeux et les gorges étroites et profondes, mais une plaine fermée par des collines de hauteur moyenne et arrosée par une rivière, la Dordogne, qui donne aux plantes et aux arbres une prodigieuse fécondité ; mais plus la nature est belle, souriante, enchanteresse, plus l'humanité paraît triste, quand on la considère dans ses plus repoussants spécimens, et je n'oublierai pas de longtemps ces figures grimaçantes sans aucune lueur d'intelligence, ces

langues pendantes, ces discours sans suite aucune, et qui se seraient indéfiniment prolongés, si nous avions consenti à rester sur place pour les écouter ; contraste plus frappant, s'il est possible, entre ces créatures placées au plus bas échelon de l'humanité, et la foule élégante qui se presse dans la jolie chapelle et parcourt ensuite d'un pas rapide, les différents asiles, si bien tenus ; les visiteurs qui viennent à Laforce pour la première fois, sont, en général, muets de stupeur et d'émotion en se rencontrant face à face avec des infirmités incurables. Comme chaque année, la journée a commencé par un culte dans la chapelle, débordante d'auditeurs ; notre cher et vénéré collègue de Marseille, M. le pasteur Bruguière a traité avec simplicité, et une chaleur communicative le texte de l'Apôtre : « Celui qui ne prend pas soin des siens, est pire qu'un infidèle. » Malheureusement pour l'orateur, le passage de la Provence dans la vallée de la

Garonne, d'une région sèche dans une plaine assez humide, avait exercé sur ses cordes vocales une action fâcheuse, et nous ne retrouvions plus sa belle voix des dernières conférences de Lyon. Ce sermon pratique, à la portée des plus humbles, était bien à sa place dans ces asiles de déshérités.

Après le culte, les étrangers à Laforce se précipitent vers la collation, collation copieuse où les appétits les plus formidables trouvent leur compte, mais pas toujours immédiatement; nous patientons une demi-heure avec quelques collègues et nous avons alors un dîner charmant, dans une demi-intimité. Mais il n'y a pas de temps à perdre, si l'on veut, avant la réunion de l'après-midi, jeter un coup d'œil sur les asiles. Le temps s'écoule trop rapidement ce jour-là, et nous regagnons au plus vite la chapelle pour avoir une place. Hélas, la mienne est si déplorable que je n'arrive qu'avec peine à cueillir quelques passages des rapports.

J'en suis désolé, car tout ce qui a été dit dans la seconde séance était bon, voire même supérieur. Le président, l'honorable M. Rouvière, de Mazamet, nous a transportés à plus de quarante ans en arrière, au début des asiles, et a laissé parler son cœur.

Son discours nous a paru à tous trop court ; mais notre frère s'était souvenu que le directeur des asiles avait lui aussi, un rapport, et que la séance ne devait pas faire manquer le train aux visiteurs. De ce rapport, comme toujours émouvant et pétillant d'esprit, nous dirons qu'il valait ses aînés et qu'il les a peut-être surpassés. Mais il y a encore deux orateurs inscrits, nos collègues Bruguière et Morize ; chacun dans son genre nous a captivés et émus ; tous deux ont trouvé la note juste, la note vraie.

Mais déjà la foule s'écoule, les calèches remplissent les paisibles rues de Laforce, le silence succède au bruit, et de cette fête il ne

reste plus dans l'âme des privilégiés qui y ont pris part, qu'une immense pitié pour ces incurables de Laforce, et qu'actions de grâces envers le Père céleste qui nous a permis de toucher du doigt les fruits de la charité chrétienne, de cet amour que rien ne lasse, que rien ne rebute et qui se donne, comme le Sauveur s'est donné, sans réserve et sans arrière-pensée.

Marc LAFON, *pasteur*.



Discours de M. ROUVIÈRE

PRÉSIDENT DE LA FÊTE

MESDAMES, MESSIEURS,

Si au mois de Novembre dernier vous étiez entrés, à Paris, dans la grande salle de l'Union Chrétienne, vous auriez vu, couvrant tout le fond de cette salle, une remarquable toile de maître qui semblait présider à cette belle fête de Jubilé qui s'y célébrait.

Cette toile était du grand peintre chrétien Eugène Burnand, elle représentait la Parole des noces.

Les derniers plans de ce remarquable tableau, tout vermeils, tout resplendissants de lumière, donnaient au spectateur charmé comme une vision de ce palais du Père Céleste dont le livre de l'Apocalypse nous offre une si merveilleuse description. Sur le premier s'acheminaient des malheureux, des impotents,

des aveugles, toute une troupe de misérables traînant péniblement leurs pas vers ce lieu de délices dont le divin reflet illuminait déjà leurs pauvres visages émaciés d'une extatique auréole. A côté d'eux, des jeunes gens, des jeunes filles, aux regards pleins de charité, soutenaient leur marche chancelante et les guidaient vers la salle du festin.

En pensant ces jours derniers à la fête qui nous rassemble, et à ces chers asiles qui en sont l'objet, le souvenir de cette toile et surtout celui de la magnifique parabole qu'elle fait revivre à nos yeux, s'est imposé à mon esprit, tellement, que je n'ai pu m'empêcher de les rappeler devant vous.

Arrêtons-nous, un instant, devant cette page admirable de nos saints livres. Par le contraste qu'elle manifeste, entre la misère des invités et la magnificence de l'invitation, elle révèle avec une incomparable puissance, l'infinie richesse et l'immense charité de celui

qui dans son palais a préparé pour tous ces petits, pour tous ces misérables, une si glorieuse réception ! ce contraste saisit le cœur et produit en chacun une indicible émotion.

J'éprouvais quelque chose de semblable voilà bientôt 40 ans, lorsque pour la première fois je visitais les asiles de Laforce : C'était à Béthesda. Les jardins qui entouraient cette vieille maison, étaient couverts de fleurs, et tout encadrés de verdure ; l'œil se reposait avec délices sur cette luxuriante végétation, et je ne pouvais m'empêcher de penser en la voyant : Oh que la terre est belle, quand elle est ainsi revêtue des riches dons de la grâce de Dieu ! Puis pénétrant avec M. John Bost dans la salle où se trouvaient réunies les pauvres créatures déshéritées, pensionnaires de cet asile, nous fûmes accueillis par des manifestations, qui pour vouloir être joyeuses, n'en étaient pas moins dans leur sauvage expression tellement étranges, que l'on en était comme

tout angoissé, le cœur saisi par ce poignant contraste : Là, la verdure et les fleurs, cette riche nature, riante et sereine, œuvre de Dieu demeurée telle que l'Eternel l'avait faite... ici, l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, mais abaissé, dégradé... triste conséquence de la désobéissance et du péché !

Mais, c'est là qu'éclate dans toute sa magnificence la charité de notre Père Céleste, c'est à ces déshérités, à ces misérables, qu'à la voix de leur Divin Maître, les disciples, les messagers du Christ viennent tendre la main et dire : « Venez, car tout est prêt. » Tout est prêt pour soulager vos indicibles souffrances et pour compatir à vos maux, tout est prêt pour faire luire dans vos âmes les glorieuses perspectives du salut qui est en Christ, et qui, selon sa promesse, transformera votre corps vil en un corps glorieux.

En ces temps de scepticisme à outrance, où l'impiété semble vouloir régner en souveraine

maîtresse et s'essaye à remplacer la religion de l'Evangile par un matérialisme plus ou moins raffiné, on se raille volontiers de ceux qui croient encore en Dieu et à sa Parole. La foi en Dieu !... allons donc... ce monde créé par Dieu !... faut-il être ignorant pour le croire... L'homme fait à l'image de son créateur !... mais non, pauvres esprits arriérés, vous renversez les termes, votre Dieu n'est que le produit de votre imagination, vous n'êtes pas à son image. Du reste regardez tout autour de vous, examinez ce que devient, dans tant de cas, votre pauvre nature humaine, voilà ce que vous appelez l'image de votre Dieu ? Oui. — Et malgré que cela puisse paraître paradoxal à quelques-uns, la preuve, la preuve évidente de toutes ces vérités que l'on cherche à nier et contre lesquelles on s'acharne aujourd'hui, cette preuve, c'est ici, c'est à Laforce que je vous invite à venir la chercher. Pour cela, pénétrons nous bien tout d'abord de ce pré-

cepte de l'apôtre : « Ne pas regarder seulement aux choses visibles, mais regarder plus haut et plus profond, pour saisir les invisibles, les éternelles ! Alors au travers de toutes ces infirmités, de toutes ces misères que la langue humaine est impuissante à décrire, et l'imagination incapable de concevoir, au travers de toutes ces déchéances physiques, nous verrons transparaître l'âme immortelle, cette âme qui différencie l'homme de la bête, et que l'Eternel Dieu plaça en lui, en soufflant sur lui comme dit la Genèse, c'est à dire en lui communiquant une parcelle de son Esprit !

Il me souvient, dans une visite que je fis à *Béthel* voilà plusieurs années, il me souvient de m'être entretenu avec un pauvre garçon dont l'état physique, hélas, défiait toute description. A un moment donné, avec l'ami qui m'accompagnait, nous vînmes à lui parler du ciel et du bonheur qui attend les rachetés La Haut. Aussitôt, quelle transformation ! Son

regard, naguère terne et vague s'illumine, sa physionomie s'embellit et rayonne, c'est comme un reflet divin qui vient éclairer cette pauvre figure, tout à l'heure si misérable, et sans conteste, il fallait reconnaître en lui, l'image de Dieu !

Ah ! c'est qu'il avait la foi, ce garçon, il croyait de toute son âme ; aussi du milieu de cette fournaise de souffrances où il traînait sa misérable vie, une perspective joyeuse apparaissait à ses regards, et ravi, il aspirait à cette robe blanche des rachetés glorifiés, à cette vie parfaite en la compagnie de son Sauveur ! Voilà pourquoi, malgré tous les sophismes d'une soi-disant libre pensée, nous croyons à l'Evangile car nous avons vu les effets de sa divine puissance. Voilà pourquoi aussi nous aimons les asiles de Laforce qui nous ont permis de les constater.

Et ces asiles eux-mêmes, leur existence, ne sont-ils pas un monument, qui proclame bien

haut le nom de ce Dieu en qui nous croyons ?

Fondés par la foi d'un homme qui marcha par la foi, n'ayant au début d'autre appui que son Dieu, et quelques amis chrétiens parmi lesquels beaucoup n'étaient que de modestes cultivateurs, ces asiles que nous nous plaisons d'appeler du nom de John Bost, sont une preuve évidente de ce que la puissance de Dieu a pu accomplir par le moyen d'un de ses plus remarquables serviteurs. Fruits de la foi, ils servent aujourd'hui à édifier, à fortifier la foi de l'Eglise, dont ils sont un des plus précieux joyaux. C'est pour cela, que de toutes nos églises, on vient nombreux aux fêtes de Laforce. C'est pour cela qu'au sein de notre protestantisme évangélique il est peu de nom plus populaire que celui des Asiles John Bost. Aussi la liste des amis de ces maisons est-elle longue ; elle est bien longue ici-bas sur la terre, mais elle se prolonge bien plus nombreuse là-Haut. Et c'est le lieu de donner

en ce beau jour de fête (vous m'en voudriez si je ne le faisais pas) c'est le lieu de donner un souvenir reconnaissant à ceux qui nous ont quittés pour le pays du repos. Je ne puis citer tous leurs noms, permettez-moi seulement d'en rappeler un seul, car celui qui le portait occupait dans nos églises, dans toutes nos églises une place éminente; et d'autre part Laforce occupait à son tour une grande place dans son cœur : je veux parler de Roger Hollard. Ah ! comme il aimait les malheureux celui-là, et que souvent il avait été pour des infirmités ou des souffrances morales, ce que les asiles John Bost sont pour les douleurs physiques. Son regard bienveillant, son sourire doux et réconfortant, son cœur si chaud, si compatissant, comme tout en lui était propre à relever les malheureux succombant sous le poids des misères humaines ! J'eusse manqué à mon devoir, si dans cette circonstance solennelle, je n'avais pas cité son nom.

Et maintenant, que notre dernière pensée, notre dernière parole soit pour les habitants de ces asiles ! Que la main de Dieu soit sur eux tous, et que son Saint-Esprit y demeure. Et vous tous en particulier qui suivant les traces de John Bost, êtes ici les continuateurs de son œuvre, laissez moi en terminant m'adresser à vous et vous dire : que la bénédiction de Dieu et la reconnaissance des églises soient sur vous ! Quant à la récompense elle vous attend Là-Haut.

RAPPORT

SUR LES

ASILES JOHN BOST

Laforce, 11 Juin 1903.

Rapport sur les Asiles John Bost

A LAFORCE

Du 1^{er} Mai 1902 au 30 Avril 1903

CHERS BIENFAITEURS,

Sur l'invitation de M. le président je me lève pour vous offrir le plat de résistance de notre réunion. C'est le rapport. Ce rapport qui devrait être, sinon supprimé, tout au moins singulièrement abrégé au dire de plusieurs, les rapporteurs inclus. Pauvre rapport, dont la lecture a parfois pour accompagnement d'impressifs bâillements, difficiles à dissimuler et, pour finir, occasion d'un trou dans le budget pour son impression et son expédition aux quatre points cardinaux !

C'est là, ce qu'on pense, à preuve, cet extrait d'une lettre charmante que nous recevions il y a un mois : « J'ai souvent entendu dire, j'ai dit moi-même : Pourquoi tous ces rapports ? Cela coûte, cet argent pourrait être mieux employé. Je me trompais car, en lisant le vôtre, bien en retard, penserez-vous, je me suis sentie pressée de vous envoyer une petite somme... » La petite somme était de 150 fr. et la conclusion, si contraire aux prémices, nous a remplis de joie et de reconnaissance envers cette amie des asiles. Donc tout n'est pas mauvais dans cette mode critiquée mais tenace comme le chapeau haut de forme et nous partons alerte, avec la confiance que vous nous suivrez, animés de ce même esprit de bienveillance et de générosité.

*
* *

L'année écoulée a été moins mouvementée que la précédente. Cependant il faut signaler

la démission de M^{lle} Thécla Laroche. Elle a été, pendant 25 ans, directrice de la Miséricorde. Moins âgée que fatiguée, elle a compris qu'il fallait remettre sa tâche à une autre. Douleuruse décision ! Quels liens puissants nous attachent à ce que nous aimons, parents, amis, ou œuvre, nous ne le sentons véritablement qu'à l'heure où nous sommes menacés de les perdre. Ici la tristesse, l'appréhension étaient des deux côtés, car une directrice, pour quelque asile que ce soit ne s'improvise pas. Aussi, tout en souhaitant santé et longue vie à notre personnel directeur, notre attention est-elle sans-cesse en éveil pour discerner les aptitudes, le zèle, les qualités de nos aides, pour pouvoir dire, au moment voulu à celui qui en est digne : « Mon ami, monte plus haut ! » Nous avons aussi la bonne fortune de voir revenir pour commander là où elles avaient obéi, quelques-unes de nos anciennes élèves jamais perdues de vue depuis leur sortie de la

Famille ou de *Béthesda*. M^{lle} Thécia Laroche a été de cette phalange. C'est chez nous encore, à *Béthesda* où elle a fait ses preuves depuis sept ans, que nous avons trouvé le successeur de cette directrice et ça a été une consolation pour elle, dans son chagrin de nous quitter, que d'être remplacée par Madame Lange à laquelle nous avons adjoint sa fille, déjà maîtresse de couture à *La Famille*. Il n'y a donc pas eu à la *Miséricorde* d'interrègne ni d'à-coup. Madame Lange suit la tradition d'ordre, de propreté, d'économie de sa devancière. Les aides, puisées dans les asiles d'*Eben-Hézer* ou de *Béthesda*, sont actuellement attachées à leur nouvelle directrice. Qu'aux premiers jours il y ait eu quelques petites secousses désagréables, quelques froissements, on pouvait s'y attendre ; il fallait bien tâter le pouls à la nouvelle directrice ; mais, peu à peu, tout s'est calmé et fondu dans une harmonie où les fausses notes sont de plus en plus rares. Le mieux

qu'on puisse dire c'est donc qu'on ne s'aperçoit plus à la *Miséricorde* de la transmission des pouvoirs.

Ici un mot d'affectueux encouragement pour ces aides inférieurs de la *Miséricorde* et de la *Compassion* dont la tâche est parfois si pénible et rebutante. Où trouver des personnes pour un travail tel que celui de soigner les gâteaux et les gâteuses et de vivre au milieu d'une atmosphère souvent viciée et délétère ? D'ordinaire parmi nos pensionnaires incurables mais qui ont encore quelque peu de force et de santé, ils ne sauraient gagner leur vie nulle part, et alors ils acceptent avec reconnaissance leur tâche car les inconvénients sont rachetés, en partie, par un peu plus d'indépendance, quelques gâteries de loin en loin et un modique salaire. Si leur commerce n'est pas toujours agréable, cela se comprend et on les excuse. Ils donnent ce qu'ils peuvent et leurs services suffisent à la tâche grâce à leur nom-

bre. On traverse leurs asiles sans les remarquer beaucoup ; on les confond souvent avec ceux qu'ils servent, mais ils ne se découragent pas et ils doivent savoir, car nous aimons à le leur répéter, qu'eux aussi sont ouvriers avec le Seigneur. Alors le degré de grandeur ou de bassesse sociale importe peu, si nous sommes sur l'échelle mystique de Jacob dont la base est sur notre pauvre terre et le sommet dans la gloire du ciel.



Nos directeurs honoraires M. et Madame E. Imbert sont toujours près de nous, dans leur plaisante maison du bourg d'Abren, tout proche de Siloé, leur ancien asile. Nous y avons pendu la crémaillère l'été dernier. Les directeurs et directrices, le docteur J. Morin, M. Lafarelle notre trésorier-comptable, et quelques amis étaient là, sous le hangard à tabac, autour d'une table présidée par nos vénérés amis.

Nous avons passé là quelques bonnes heures, devisant surtout du passé. Ah ! l'autrefois ! C'est la poésie du présent. M. Imbert a été si ravi de cette fête vraiment familiale qu'il veut récidiver dans quelques jours. En y pensant, de joie, il se frotte les mains. Nous le prévenons, qu'à rebours des invités de la parabole, qui, de concert, se mirent tous à décliner l'invitation royale, tous, nous serons fidèles au rendez-vous. Encore un mot pour rappeler une autre invitation de M. E. Imbert. Le 18 Février dernier cet ami nous avait convoqués, à l'occasion de son 80^{me} anniversaire, non pas quelques-uns, mais tous les asiles, non plus chez soi, mais dans ce temple où nous sommes. C'est là qu'il nous a exhortés avec une pieuse ardeur. Dès l'âge de seize ans il s'est donné au Seigneur, et sa foi grandit et s'affirme toujours davantage. « Il sera donné à celui qui a » disait Jésus, et cette promesse se réalise pour notre frère. Puisse-t-il encore longtemps con-

server sa robuste santé et son zèle inlassable!

L'essentiel cependant n'est pas de vivre longtemps, mais d'être à Christ, corps et âme, au service du Maître en pratiquant cette charité dont le corollaire est le sacrifice car, où le sacrifice, c'est-à-dire le renoncement n'est pas, où l'oubli de soi-même n'est pas, là n'est pas la charité. Aimer et agir. Aux yeux du monde égoïste, c'est imprudence ou folie, aux yeux de Dieu, c'est sagesse, c'est perdre sa vie, disait Jésus mais pour la retrouver. Aimer et agir ! Ici il me souvient d'une pensée de Confucius « Souviens-toi, disait ce philosophe, qu'au jour de ta naissance, tous étaient joyeux et que toi seul pleurais. Vis de telle sorte, qu'à ton dernier moment, tous les autres pleurent et que tu sois le seul qui n'aies point de larmes à répandre ». La sagesse antique est parfois zébrée d'un rayon divin, mais nous avons plus et mieux, la Parole, non pas lumière intermit-

tente, mais lumière et vérité, au sens absolu et permanent.



Et maintenant passons en revue nos asiles.

La Famille.— Nombre des pensionnaires 68. Dix-huit de nos jeunes filles sont sorties de la maison. C'est le chiffre le plus élevé que nous ayons atteint depuis longtemps. Deux ou trois ont été retirées par leurs parents avant l'achèvement de leur instruction religieuse. Cela est fâcheux. Pourquoi, me demanderez-vous, ne vous opposez-vous pas à ces départs prématurés contraires aux règlements ? Parce que légalement, l'autorité paternelle prime la nôtre et que l'engagement pris de laisser l'enfant jusqu'à 18 ans, n'est qu'un engagement moral, c'est-à-dire un engagement qui n'engage pas. C'est très commode mais pour moral ?... Qui donc a pu trouver cette ineptie courante d'employer

un mot superbe, d'un sens si élevé pour en faire une non-valeur ?

Et les quinze autres, où sont-elles ? Un peu partout, ici, là, et ailleurs, en France, à l'étranger, jusqu'en Amérique et même dans les Indes. En général nous recevons de bons témoignages sur leur compte. M^{lle} Clère, Directrice de *La Famille*, a une correspondance suivie avec nos anciennes. C'est un surcroît de travail, mais c'est une bonne œuvre qu'elle fait et je saisis l'occasion présente pour lui exprimer devant vous tous, amis et bienfaiteurs, notre profonde reconnaissance. Ainsi, en nous quittant, nos enfants ne nous deviennent pas étrangères, au contraire, grâce à cette correspondance, l'affection se consolide et le grand désir de nos envolées est, comme pour les hirondelles au printemps, de revenir à leur nid coutumier. Ainsi a fait E. V., placée à Chicago, à laquelle sa maîtresse a donné 1200 fr. pour payer ce petit voyage. Plusieurs se sont

annoncées ou sont déjà venues, même nous en attendons d'autres. Mais c'est un surcroît de dépenses, dira quelqu'un ? Oh ! si peu ! Puis de l'argent ainsi dépensé n'est-il pas bien placé ? Vous seriez émus si vous étiez témoins de la joie de nos visiteuses. S'épancher avec un bec de plume, c'est bien quelque chose, mais combien plus agréable de parler bouche à bouche et de transformer un monologue écrit en un dialogue parlé !

Si des anciennes, nous passons aux présentes, hem ! nous devons constater que tout ne va pas sur des roulettes : difficultés diverses, appréhensions pour l'avenir en constatant de mauvais germes dans l'esprit et le cœur de nos enfants, et cela nous préoccupe et nous attriste. Cependant nous serions injustes de passer sous silence nos encouragements. Plusieurs cherchent à bien faire, à exercer une bonne influence sur leurs compagnes. Ne nous laissons pas, et puis,

comme le dit avec raison, M^{lle} Clère, le temps des semailles n'est pas celui de la récolte.

Notre personnel s'est un peu modifié. Mademoiselle Lange, adjointe à sa mère à la *Miséricorde*, est remplacée par Mademoiselle M. Auger, ancienne élève de *La Famille*. Elle nous est revenue après avoir passé 15 ans en Russie et deux ans à Paris. Mademoiselle Hoffet nous est utile pour les travaux du ménage. Nous avons toujours Mademoiselle Roy comme institutrice et Madame Berdot comme directrice de l'ouvrier. Puisse advenir que, de longtemps, il n'y ait plus de changement dans ce personnel bien uni !



Béthesda. — Il y a un an nous étions bouleversés par la mort tragique d'Elisa Barthe qui nous a donné 12 ans de bons services : son souvenir est toujours vivant, mais la vie a repris son cours ordinaire. Mademoiselle Marie

Louise Raynaud et Alice Abrieu, encore deux de nos anciennes enfants, l'ont remplacée. Rien de bien saillant sinon la mort de Léonie Soulié survenue après de longues et intolérables souffrances ; il n'y avait plus de vivant en son corps que ses deux grands yeux noirs si expressifs, encore agrandis par la maigreur et l'étirement de ses traits. La mort, souvent désirée, est enfin venue et l'a affranchie. Elle nous a quittés dans la douce paix des enfants de Dieu. Louise G. l'a suivie quelque temps après. Fort intelligente, spirituelle, mais d'un caractère difficile, mécontente de tout et de tous, sauf d'elle-même ; affligée d'une affreuse maladie, un *lupus vorax*, qui lui avait rongé le nez, les yeux, les lèvres ; couverte de plaies aux bras, aux poignets, aux genoux, aux pieds, elle est restée à Béthesda du 17 Décembre 1883 au 9 Novembre 1902, quasi vingt ans.

Pour ne pas impressionner ses compagnes ou nos visiteurs, sa figure était toujours cachée

d'un fin linge blanc, un immense chapeau de paille aux bords abaissés, achevait de la cacher aux regards. De temps à autre ses exigences et ses impertinences étaient encadrées d'accès de bonne humeur et alors, elle était charmante. Nous lui avons donné une chambrette pour sa commodité et pour soustraire aussi ses compagnes à la puanteur de son corps. La personne qui avait promis de s'occuper d'elle s'était bien vite lassée. Hélas ! c'est une exception assez commune, tout en restant une exception. On fait ce raisonnement très juste quoique d'une injustice révoltante, que si on ne paie pas la pension promise, nous n'aurons pas le cœur de jeter à la porte le malheureux infirme. Et, en effet, nous n'avons pas ce cœur là. Ceux-là seuls sont strictement fidèles à leur parole qui ont promis de ne rien payer. Aucune exception de ce côté ni de déception. Louise G. nous obligeait, car vous me le devez, me disait-elle, de l'envoyer aux bains d'Uriage.

Elle y a été plusieurs fois. A son retour l'an dernier, nous la trouvâmes plus affaiblie, mais si le corps se détruisait de plus en plus, l'intérieur se renouvelait. Quelle transformation merveilleuse et rapide ! Cette nature rebelle, ingrate jusqu'alors, sourde aux appels de la Parole de Dieu, est devenue tout le contraire. La grâce a triomphé de tout et c'est dans une douce confiance en Jésus que sa pitoyable existence terrestre a pris fin. Notre infirmière Mademoiselle Lauréous et son aide Mademoiselle Henriette Brisset ont donc une rude tâche. Leur patience est souvent mise à une rude épreuve. Mais quand la conclusion de ce labeur est le salut d'une âme, toutes les fatigues ne sont-elles pas oubliées dans un soupir d'actions de grâces ?

Ne vous souvient-il pas, chère Mademoiselle Lauréous, de cette autre Louise vous disant : « Comme vous me soignez bien, je ne peux pas vous payer mais Dieu vous en tiendra

compte ». Cette chère enfant a choisi les cantiques pour son service funèbre et elle a expiré en indiquant du doigt un tableau portant ces mots : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés ».

La Retraite. — Madame Mignot se trouve encouragée dans sa tâche. A part deux ou trois personnes épineuses, le reste est bon. Moins de disputes et de criailleries qu'autrefois. Au reste ces disputes reposent souvent sur la pointe d'une aiguille, ce qui est piquant. Ainsi : une pensionnaire de très petite taille vint à moi pour me dire, en se haussant autant qu'elle le pouvait, pendant que je faisais l'inverse : « Une de mes compagnes m'a dit que j'étais la plus grande balayure du monde. — Ah bah ! Et qu'avez-vous répondu ? — Rien, monsieur, je n'ai rien dit. — Eh bien ! votre silence est la plus belle des réponses et soyez sûre que ce n'est pas moi qui prendrai le balai pour vous pousser dehors ». Et, en effet, elle

est encore avec nous, bien bravette et pas encombrante. Notre Directrice, toute de cœur et d'élan, constate un progrès réel. « Mes pensionnaires ne sont pas encore des anges (oh ! je le crois) mais vraiment il y a une détente. On dirait qu'elles commencent à réaliser que nous les aimons et leur voulons du bien pour le corps et pour l'âme ». Deux décès, coup sur coup, l'un, foudroyant, l'autre attendu. Ces deux sœurs étaient prêtes. Leur histoire est bien touchante. Mais il faut nous restreindre et constater simplement que ce double départ a mis en deuil tous nos cœurs.

Le Repos. — M'en donne et je le remercie. Madame Rodet y poursuit sa tâche, sans bruit, sans à-coup, mais non sans encouragements.

Eben-Hézer. — Exige un travail énorme avec son contingent d'hystériques. Notre chère Mademoiselle Jeanne Lapeyre est toujours là, sur la brèche, au premier feu, malgré la fati-

gue. Mais, l'âge arrive et comme il serait nécessaire pour notre directrice, pour nos aides pourtant si actives et laborieuses, pour nos pensionnaires aussi, qu'une femme d'élite surgisse ayant, tout à la fois, le sens pratique d'une bonne ménagère, les capacités d'une garde-malade expérimentée, un cœur vibrant et compatissant, ferme et maternel ; active sans agitation et sans bruit, patiente pour recevoir les confidences de nos malades, et trouver le mot pour les encourager, les consoler et les amener à Jésus. Où est-elle cette femme chrétienne qui se mettrait, peu à peu, au courant de l'œuvre, grâce à Mademoiselle Jeanne, en profitant, dans une commune activité avec elle, des leçons de sa riche expérience ?

A la Miséricorde, comme à **Eben-Hézer** ce qui serait le plus empoignant à dire ne peut-être dit. Dans ces deux asiles la tâche matérielle est lourde et souvent rebutante. Là quelle vie

austère et monotone que celle de nos aides ! Vous le savez, chers bienfaiteurs, mais il est des répétitions nécessaires, surtout si elles font naître ou s'accroître des pensées de sympathie et d'affection.

Siloé, Béthel, La Compassion. — Les réparations et constructions en cours d'exécution l'an dernier, sont maintenant achevées. En particulier, la cuisine unique, depuis longtemps désirée, a reçu son complet emménagement et fonctionne au gré de tous ou de presque tous car il ne faut jamais oublier les exceptions quand même elles se chargent elles-mêmes de ce soin. Pauvres exceptions ! Pauvres gens qui s'aigrissent mutuellement en cherchant toujours et partout la petite bête, si facile à trouver avec une très petite dose de mauvaise volonté. On ne sait pas le mal qu'ils peuvent faire avec leur inconsciente méchanceté. L'un d'eux écrivait à un journaliste qui

jeta au panier cette copie, que les chiens de Roubaix ne voudraient pas, du pain des asiles, oui Messieurs, de ce bon pain savoureux, exquis, dont tous nos visiteurs se régalent.

Dans ces trois asiles il y a 170 pensionnaires, soit 90 pour *Siloé*, 45 pour *Béthel* et 35 pour *la Compassion*. Il y a eu neuf décès et « ce chiffre est éloquent dans sa faiblesse » selon le mot de M. P. Bosc, le directeur de ces trois maisons. Parmi ces disparus, il en est un que nous fûmes obligés d'envoyer à l'hôpital de Bergerac. Ancien postillon et buveur car ainsi le veut le métier, dit-on, alors qu'il semble que cet homme aurait pu et dû se gendарmer contre cette soi-disant nécessité, il se trouvait dans une situation bien aléatoire pour subir une opération impossible à différer. Malgré les soins dévoués dont il fut l'objet, la santé ne revenait pas et il soupirait après sa réintégration à *Siloé*. Il est bon quelquefois de sortir de son milieu, cela donne le désir d'y revenir.

Il y revint mais pour mourir après de grandes souffrances virilement supportées. Un autre décès est celui d'un jeune homme de très bonne famille. Il avait tout à souhait dans la maison paternelle et nous pouvions craindre qu'il ne pût s'habituer à notre simplicité forcée. Mais non. Jamais nous n'avons eu de pensionnaire plus doux, plus facile, plus reconnaissant. C'est près de la mort qu'il nous a dit, en mots entrecoupés, dans un spasme d'étouffement, combien étaient grandes et sa confiance dans le Seigneur et son affection pour ses parents et pour nous. Et M. Bosc rappelle que les plus exigeants de nos hommes sont ceux qui ont vécu dans les privations, même dans la misère noire. Un troisième deuil est celui d'Henri B. de Genève, lui aussi un idéal. Il a souffert pendant les 19 ans de son séjour à Béthel, non seulement de ses infirmités, mais surtout du mal du pays. Il avait la nostalgie de Genève. Quelle joie pour lui d'y

aller passer quelques semaines, de loin en très loin. Son espoir était d'y être enfin recueilli dans un asile en espérance de fondation, mais Dieu y a pourvu autrement et mieux en le rappelant à lui. Il est encore pleuré à Béthel. M. Bosc a trouvé dans ses papiers cette prière aussi simple que touchante : « Seigneur, notre Dieu, nous ne voulons pas terminer la journée sans te rendre grâce de tous les biens que tu nous as donnés dès le matin jusqu'à maintenant. Sois donc béni dans nos cœurs ! Que la lumière de ta parole, que l'onction de ton Esprit pénètre nos âmes pour en chasser les ténèbres et la froideur. Donne-nous ensuite le repos nécessaire. Garde-nous en paix avec toi, Seigneur ! Bénis tous les hommes dans l'amour de ton Saint Fils Jésus-Christ ! Amen ! »

Un magistrat nous signala un chemineau, dénué de tout, aveugle, amputé d'une jambe, qu'il avait rencontré gisant au bord de la grand'route, à côté d'une misérable et frêle

carriole attelée de ses quatre chiens : Toto, Lolotte, Médor et Diane. Nous reçûmes ce pauvre qui nous arriva riche de vermine. Mis au propre, habillé de neuf, bien nourri, il chantait les louanges de l'Asile et de notre charité, tout le jour et à un chacun. Au bout de quatre mois, avec la même ardeur il déchantait et après quelques scènes scandaleuses il a obligé M. Bosc car il était majeur (en effet il avait près de soixante ans) et libre (Oh ! liberté chérie, que de sottises en ton nom !) de le ramener à son ancien domicile : la grand'route. « Mon cœur s'est serré, me disait notre directeur, au moment de l'abandonner. J'ai insisté pour le ramener à Siloé, mais inutilement ». Qu'est-il devenu ? Jamais plus nous n'avons entendu parler de lui.

Une grosse difficulté pour la bonne marche de ces asiles résulte de la diversité des âges, des situations sociales antérieures des caractères, de l'intelligence allant d'une très bonne

•

moyenne à zéro, qui est la nullité parfaite. A côté de nos catégories courantes et ordinaires nous avons hospitalisé sous-préfet, officier, ingénieur, pharmacien, notaire, percepteur, comptable, tous des ratés de la vie, la plupart par leur faute. Quels regrets pour eux ! Quelle récompense pour nous s'il viennent à se repentir, ce qui est arrivé pour quelques-uns.

Parmi nos originaux, je vous présente un brave à trois poils. C'est un ancien zouave. Il a fait, en 1859, la campagne d'Italie ; il y reçut, non la croix, mais un coup de sabre sur la tête. Un jour en lui donnant une tablette de chocolat, je lui dis : Ça vaut mieux qu'un coup de sabre ! — Non. — Pourquoi ? — Parceque le coup de sabre m'a ouvert les yeux : Veuillez traduire : a été l'occasion de ma conversion. Paralysé, parlant avec une extrême difficulté, il aime écrire, et il ne peut écrire, très lisiblement du reste qu'avec la main gauche. Souvent à ma visite, il me remet un petit papier

et j'y trouve tantôt des réflexions philosophiques ou sociales, tantôt des pensées chrétiennes, des demandes ou des remerciements. Il a encore des moments de vivacité où l'on devine l'ancien zouave. Sous le coup de l'émotion, la parole lui revient mais alors pas tout-à-fait sous la forme académique. Un ancien marin réclame toujours de l'huile de foie de morue pour le faire dormir et lui donner de la mémoire, il n'ajoute pas, et de l'appétit car il l'a fort honnête.

Il est des familles soucieuses encore de leurs membres qu'elles nous ont confiés ; d'autres s'en désintéressent absolument et volontiers, ici, comme mon zouave je me laisserais aller à quelque vivacité de langage. C'est pitié, en effet, quand, à ma demande : As-tu reçu des nouvelles ? On me répond : Encore rien, jamais rien. Jamais la surprise d'un petit colis postal, jamais une lettre, ou si la lettre arrive, elle apporte parfois une déception ou une bruta-

lité. Exemple : Un de nos garçons voudrait aller chez les siens, en vacances, c'est son idée fixe. Voici la réponse faite à sa demande : « Mon cher, tu commences joliment à nous ennuyer, tu sais, avec tes demandes tout le temps. Voici la deuxième fois que tu persistes pour venir, tu nous embêtes après tout.... » Il y a encore deux pages de cette absence de style et de sentiment. N'est-ce pas douloureux ?

Je tiens à donner un mot d'encouragement et de remerciement à M. Vasserot notre instituteur qui est sur le point de nous quitter pour faire son service militaire. N'oublions pas non plus sœur Adèle notre fidèle et dévouée collaboratrice à la *Compassion*. La tâche est difficile pour M. et Madame Bosc, qu'ils la reprennent avec toujours plus de courage, de dévouement et d'affection.



Nos Deuils

« L'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé, dit le Psalmiste, et il sauve ceux qui ont l'esprit dans l'abattement. »

Que tous nos amis dans le deuil, en particulier M. le pasteur Labrousse, M. J. de Seynes et M. P. Germain membres de notre Conseil d'Administration, soient donc soutenus par cette parole. C'est aux heures sombres que notre foi doit venir à notre secours. A qui aller ? à qui faire entendre notre plainte ? De qui recevoir le mot consolateur si nécessaire dans notre détresse ? Il y a, il est vrai, la sympathie de nos proches, de nos amis, mais si profonde et sincère qu'elle soit, elle est insuffisante car elle est passagère, elle est là, vibrante, émouvante à l'heure de la catastrophe seulement. Mais plus on s'éloigne de cette heure, plus on sent la grandeur de la perte subie, plus on aurait besoin d'être entouré et moins

on trouve chez les autres ce dont le cœur a soif. Alors on se sent poussé à crier à Dieu, à regarder plus haut que la terre et plus loin qu'aujourd'hui. Et le Père Céleste s'émeut, et Jésus, qui a été l'homme de douleurs, prend de ce qui est à lui, son Esprit qu'il dénomme le Consolateur, et cet Esprit agit, et l'affligé peut redire ce mot, sa propre expérience le confirmant : « L'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé. »

Voici les noms de nos amis et bienfaiteurs, à nous connus, rappelés à Dieu :

M^{me} Elie DUPUY, Le Fleix.

M^{lle} Anaïs HUGUES, Bergerac.

M^{me} de RICHEMOND née LABROUSSE, Bergerac.

Monsieur Hector WARNERY, St-Prex (Suisse).

M^{me} Jules DE SEYNES, Paris.

M^{me} FORRER-DEBAR, Lyon.

M^{me} Henri FAURE née SOUTHARD, Bordeaux.

M. A. DIETERLEN, Rothan (Alsace)

- M. le pasteur Robert WENNAGEL, Mulhouse.
M. Alba LA SOURCE, Mazamet.
M. Etienne BÉCHET DE BALAN Sedan.
Mlle Gabrielle DE MESTRAL, St-Saphorin
(Suisse).
M^{me} JEANNERET, Les Brenets (Suisse).
M^{me} INSINGER née VAN LOON, Amsterdam.
M^{me} P. GERMAIN, Ste-Foy-la-Grande.
M^{me} V^e S. MORISSET née KUNTZ Châtillon-s-
Loire.
M^{me} Félix BARBUT, Carcassonne.
M. Philippe EYMA, Bergerac.
M. le pasteur L. F. GALLAND, Cannes.
M. Théodore MALLET, Paris.
M. le missionnaire J. GALL, Laforce.
M. J. J. MERCIER de Lausanne Nice.
M^{me} Rissler-Koechlin, Paris.
M^{me} Marie HUMBERT née FAVRE, Neuchâtel.
M^{me} PÉROT-VALZ, Nîmes.
M. Albert-Victor ERIC HERTZOG, Bergerac.
M. le pasteur Arnold BOVET, Berne.

M. Henry DE GINESTE, Paris.

M. Jules BALGUERIE, Bordeaux.

M^{lle} Berthe BRIANÇON, Annonay.

M^{lle} Rose JACOT, Le Locle (Suisse).

M^{me} Maurice COTTIER, Paris.

Mademoiselle Berthe Briançon, moissonnée en pleine jeunesse, était la Présidente de notre Société Adolphe d'Annonay.

En songeant à ceux qui restent, nous pleurons avec eux ; en regardant à ceux qui sont partis, nous redisons avec l'Apôtre St-Jean : « Heureux dès à présent les morts qui meurent au Seigneur ! — Oui, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. (Apoc. XIV, 13).

RAPPORT MÉDICAL

Au point de vue médical, l'exercice qui vient de se clore a été très chargé. Une reprise générale de grippe qui n'a pas été d'ailleurs spéciale à notre région, mais a été signalée dans tout le département et dans tout le pays, a été la cause principale de l'augmentation du nombre des malades.

Le chiffre des décès a notablement augmenté : au lieu des 17 de l'an dernier pour un effectif sensiblement le même, nous en avons eu 28 : 19 aux Asiles du coteau, et 9 aux Asiles de la plaine. C'est *Eben-Hézer* et *Siloé* qui ont payé le plus fort tribut avec 6 décès chacun ; la *Miséricorde* et *Béthesda* viennent ensuite avec 4 ; 3 à la *Retraite*, 2 au *Repos* et à *Béthel*, 1 à la *Compassion*.

Ces décès ont été causés :

Par des affections tuberculeuses ou de la
déchéance organique 17 fois ;
des affections grippales 6 fois ;
des affections cardiaques 2 fois ;
des tumeurs malignes 2 fois ;
par mort subite 1 fois.

Dans les 5 cas notés *déchéance organique*, la tuberculose n'aurait pu être affirmée que par l'examen nécroscopique ; elle n'est pas douteuse. Le chiffre des décès tuberculeux augmente tous les ans. Il ne faut pas attribuer à cette augmentation une importance exagérée : c'est la fin normale d'un grand nombre de dégénérés. Il est cependant certaines précautions qui s'imposent telles que l'isolement relatif des malades de cette catégorie.

Le chiffre des dépenses du service de santé est pour cet exercice de 9640 fr. en augmentation de 1200 fr. sur l'an dernier. Cette augmentation est justifiée par le grand nombre d'affections aiguës soignées cette année, les

frais de pharmacie supplémentaires et de régimes spéciaux pour les convalescents.

Outre les visites de M. le docteur Eugène Monod, chirurgien des Asiles, nous avons été favorisés cette année par des visites, consultation ou interventions spéciales des docteurs Cayla, Dubreuilh, Hamilton, Ernest et Edouard Lafarelle, Planteau, Puech, Routier et Tautain.

Pendant le mois de septembre, le service des Asiles a été assuré par M. Théodore Casalis, interne du docteur Pozzi de Reims.

Je leur présente ici au nom des Asiles et au mien tous nos remerciements pour leur concours si apprécié, si confraternel et dont tous nous leur gardons un reconnaissant souvenir.

*
* *

La transformation lente, pour être plus exact, l'évolution progressive des Asiles s'est dessinée et affirmée. Cette évolution est indé-

pendante du nombre des pensionnaires qui n'a pas sensiblement varié depuis quelques années, mais elle est en rapport direct avec l'élargissement des cadres, l'augmentation des besoins, et les cas toujours plus nombreux où le Conseil a la main et le cœur forcé par des infortunes que l'assistance publique, la charité officielle se trouvent impuissantes à soulager.

Les Asiles, fidèles à leur tradition d'être l'abri de ceux qui n'en peuvent trouver d'autre, ouvrent leurs portes à des incurables d'un genre particulier : les incurables qu'on peut soigner.

Si l'on rapproche de ce fait cet autre que le nombre des incurables diminue à mesure qu'on connaît mieux certaines affections et qu'on les soigne plus tôt, on en est conduit logiquement à supposer une augmentation de la longévité moyenne. Malgré les causes très nettes de destruction, malgré des fléaux natio-

naux, tels que la tuberculose et l'alcoolisme, cette supposition est vérifiée par l'étude des faits. Les Asiles apportent leur petite pierre à cette œuvre nationale.

Le Congrès d'Assistance publique, réuni ces jours mêmes à Bordeaux, a traduit d'une façon éloquente ces préoccupations qui deviennent de plus en plus générales. Sa sollicitude s'est portée d'une façon spéciale sur les enfants anormaux, notamment sur les épileptiques et les arriérés de tout rang. Rapports et communications ont été singulièrement suggestifs, soit au point de vue du passé, soit au point de vue de l'avenir, pour tout ce qui concerne ce genre de malades, clientèle de choix de John Bost et de ses continuateurs depuis près d'un demi-siècle. En écoutant les rapporteurs, les amis des Asiles ont éprouvé tour à tour une légitime fierté et un désir tout aussi légitime de se tenir à la hauteur des nécessités et des préoccupations du moment.

Pour ce qui suit, nous avons largement mis à contribution, quelquefois cité textuellement les rapports particuliers des docteurs Vernet et Jacquin sur la question des épileptiques et des arriérés qui va nous occuper maintenant.



La question de l'Assistance des épileptiques est à l'ordre du jour : dans les conditions actuelles un tiers à peine est, en terme d'administration, *assistable* (ceux qui sont notoirement fous ou dangereux). Les autres n'ont aucun recours à l'assistance publique. Ceux qui ont les moyens de le faire peuvent s'adresser aux maisons de santé particulières toujours fort chères, les autres n'ont que la bienfaisance privée. Les Asiles admettent tous les épileptiques protestants de cette dernière catégorie qui lui sont présentés. Ce faisant, ils consacrent le principe qui tend à entrer par la

législation dans les mœurs, du droit à l'assistance de *tout* épileptique, et ils en font bénéficier tous les protestants qui en font la demande.

A l'heure actuelle, tous les épileptiques protestants français peuvent bénéficier de l'Assistance, les Asiles John Bost les accueillant dans tous les cas où ils ne sont pas d'office, reçus dans les Asiles publics.

Tous ne le demandent pas, c'est vrai. Dans un sens, c'est heureux que toutes ces demandes ne surgissent pas à la fois ; mais on peut les supputer d'avance et s'y préparer.

Bien qu'une statistique officielle des épileptiques français n'ait pas été établie, en fixant à 9 pour 10.000 le nombre de ces malades, nous serions, d'après le docteur Vernet, très sensiblement dans le vrai. Sur ces *neuf, trois* seulement seraient assistables dans les conditions établies plus haut. Sur 10.000 protestants, nous aurions donc théoriquement 9

épileptiques dont 6 non assistables. C'est à ces 6, non assistables, c'est-à-dire pas assez fous ou pas assez dangereux pour être internés d'office, que les Asiles ouvrent leurs portes.

Pour notre protestantisme français se trouve ainsi résolue la question de l'assistance aux épileptiques. Un pensionnat payant accessible à la classe moyenne, analogue à ceux qui fonctionnent depuis des années dans l'œuvre de Bielfeld, complèterait admirablement, sans charge pour la bienfaisance privée, ce côté du réseau d'assistance, en répondant à des besoins très nets.



Au moment d'aborder la question des anormaux de l'intelligence nous ne ferons que signaler sans nous y arrêter, la différence entre les retardataires et les arriérés. Sous l'influence d'un traitement médical opportun les retardataires, qu'ils soient myxœdémateux,

hérédo-spécifiques, hérédo tuberculeux, voient quelquefois le développement repartir et peuvent exceptionnellement rentrer dans les normaux. Cet heureux résultat est, il faut le dire, bien exceptionnel. Dans la pratique, pour ceux de ces enfants que nous pouvons être appelés à recevoir, réserves faites pour les indications thérapeutiques spéciales, ce que nous disons des arriérés ordinaires au point de vue éducatif s'applique à eux.

L'assistance des arriérés, des idiots proprement dits, soulève surtout des problèmes d'éducation. L'idiot est dans bien des cas perfectible, éduicable, utilisable ; John Bost l'avait compris par intuition et établi par des faits : le docteur Bourneville par les résultats qu'il obtient prouve journellement que ces cas sont toujours plus nombreux. Dans ces deux noms, et sans méconnaître aucun des efforts tentés pour cette catégorie d'anormaux, je synthétise les initiatives hardies de la bienfaisance privée

et les activités fécondes et méthodiques de l'Assistance publique. Après avoir eu le grand honneur d'ouvrir la voie, il faut que la bienfaisance privée se maintienne à la hauteur de sa tâche.

Une rapide classification de tous nos pensionnaires rentrant dans la catégorie des anormaux d'intelligence, intéressera les amis de notre œuvre.

« Toutes les gradations de l'idiot à l'arriéré
« simple, de l'échelon inférieur au plus élevé,
« s'expliquent quand on sait l'identité des fac-
« teurs étiologiques, engendrant les mêmes
« déficiences mentales, depuis les plus pro-
« fondes jusqu'aux moins apparentes ». (Jacquin)

Sans nous lancer dans la classification clinique, nous pouvons partager théoriquement la vie de tout idiot en deux périodes que nous appellerons, si vous le voulez bien, avec M. Bourneville période-médico-pédagogique de 2-

16 ans, période d'utilisation (ou d'inutilisation) après 16 ans.

En langage vulgaire cela veut dire : avant qu'un idiot, si complet qu'il soit, ait 16 ans, on n'a pas le droit de ne pas essayer de le traiter ou de l'éduquer — et se traduit pratiquement par la séparation des petits d'avec les vieux. —

Quand un idiot a 16 ans et qu'il a été impossible par un traitement médico-pédagogique méthodique de le développer si peu que ce soit, alors seulement on peut le considérer comme incurable et le classer dans les inutiles, dans les non-valeur définitives.

D'une façon générale les idiots se répartissent en 2 classes : au point de vue médical *idiots complets*, *idiots intellectuels* plus ou moins profonds ; au point de vue social, en *actifs* et en *passifs*.

Examinons ce qu'on peut tirer de ces deux catégories et, pour commencer, ce qu'il faut

faire pour être en droit d'en attendre quelque chose.

Prenons la première catégorie de 2 à 16 ans. Nous avons là des idiots complets, et des idiots intellectuels à tous les degrés. Aux idiots *complets* nous devons une éducation physiologique des fonctions de la vie organique, de la vie de relation, des sens et de la parole. Aux idiots *intellectuels*, une éducation psychologique et religieuse, une éducation scolaire et professionnelle.

L'instruction proprement dite, sera réservée aux arriérés simples, aux lents, aux instables, et proportionnée à leur degré d'éducabilité. Qu'il nous soit permis d'insister sur la nécessité d'admettre les enfants le plus jeune possible. En retardant d'une année l'admission d'un idiot dans la période de développement, on risque de n'en rien pouvoir tirer. En admettant un arriéré simple, un instable, de bonne heure, on peut avoir le légitime espoir de ren-

dre à la société un membre utile, de lui donner, comme disait Séguin « la capacité de faire un travail dont le produit compense sa consommation », et cela « par le maximum d'éducation pratique et le minimum d'instruction scolaire », suivant la formule de Sollier. « Le « médecin doit avoir un rôle prépondérant « dans la direction du traitement : il sera aidé « par des collaborateurs spécialisés, instituteurs, institutrices.

« Le traitement sera commencé de bonne « heure, dès l'âge de deux ans, dès qu'on aura « constaté les signes de la déchéance intellectuelle. Il doit être prolongé, ne pas temporer, sans quoi le mal s'aggrave.

« Il faut aux éducateurs beaucoup de patience, d'opiniâtreté, pas de découragement, pas « de faiblesse. Les mêmes actes seront répétés « un grand nombre de fois. Il s'agit de créer « des habitudes ».

Donnons pour tous ceux (et ils sont nom-

breux) que ce douloureux sujet intéresse, le programme très résumé de cet enseignement médico-pédagogique, emprunté au D^r Jacquin.

A. -- Education physiologique

1^o Hygiène et éducation des fonctions de la vie organique. De la digestion (régularité des repos, régime rigoureux, mise régulière sur le siège....) de la respiration et de la circulation (vie en plein air, exercices divers...)

2^o Education des fonctions de la vie de relation (éducation des fonctions du mouvement et du système musculaire). Préparer les organes par le massage et les exercices passifs des jointures, frictions, douches, électrothérapie; puis faire l'éducation de la station debout, de la marche (escabeau, balançoire à tremplin vertical, barres parallèles, échelle de Pichery) éducation de la main (planchettes, cylindres, boîtes à trous, etc.) Perfectionner l'habileté ma-

nuelle par des exercices de boutonnage, de laçage, d'agrafage, ce qui amène l'enfant à se vêtir ; introduire les jeux en choisissant ceux qui achèvent l'éducation des muscles et préparent celle de la vue. Enseigner les premiers travaux manuels (soins de chambre, jardinage, apprentissage d'un métier facile).

A ce moment l'activité du malade devient plus spontanée.

3^o Education des sens. S'efforcer de développer l'attention et de provoquer l'émulation. Education du *toucher* : comparaison des corps rugueux et lisses, chauds et froids, lourds et légers. Education de la *vue* : projection sur un écran, au milieu d'une salle obscure, d'un rayon lumineux informe, puis avec une forme précise, puis avec une couleur donnée ; procéder par contrastes ; passer au tableau des couleurs, des surfaces, des volumes, ce qui prépare à la lecture des lettres et des chiffres.

Education de l'*ouïe*: exercice des cloches plus ou moins éloignées, du piano, faire obéir l'enfant à la voix du maître. Education du *goût* et de l'*odorat*: exercice des saveurs et des odeurs.

4° *Education de la parole*. Education des organes : appareil respiratoire, mâchoires, langue, lèvres, souffle. Education de la fonction : procédé de Seguin, méthode de Bourneville et Boyer.

B. Education psychologique ou des fonctions intellectuelles

C'est le complément de l'éducation physiologique. Cette éducation est facilitée par des exercices coordonnés et rythmiques au son de la musique, qui fixent l'attention, donnent l'habitude de la discipline et de la sociabilité. L'enseignement intellectuel se fera par des leçons de choses, par les jardins et musées scolaires ; on procédera aux exercices de mé-

moire plus ou moins compliqués, pour passer au dessin qui est le début de l'écriture, initier ensuite l'enfant à la lecture, au calcul, etc. Leçons de classe.

C. Education des instincts et traitement moral.

D. Education professionnelle.

Cette partie du traitement a une grande importance et ne doit jamais être perdue de vue. L'objectif de l'effort éducateur est, en effet, de donner au malade une habileté professionnelle qui lui permette, lorsqu'il sera devenu adulte, de gagner sa vie ou, au moins, de fournir un certain rendement de travail utile ; il sera donc dirigé suivant ses aptitudes dans une voie technique où il pourra réussir. Enseignement de métiers manuels simples aux plus atteints : fabrication de sacs en papier, de brosses, cannage et rempaillage de chaises, cordonnerie ; couture, raccommodage, lavage du linge, repassage pour les filles.

Les travaux agricoles, culture, jardinage, conviennent à beaucoup.

On réservera aux moins malades les travaux industriels : menuiserie, serrurerie, imprimerie, etc... D'où la nécessité de joindre aux asiles-écoles des ateliers divers, des jardins, ou des domaines agricoles.

Voici rapidement exposé le programme de cette éducation des arriérés qui se donne couramment dans le service de Bicêtre sous cette forme complète.

Ce service est largement ouvert ; les instituteurs, les infirmiers s'occupant spécialement de ce genre de malade y sont accueillis à bras ouverts et, après un stage plus ou moins long, peuvent retourner à l'établissement qui les emploie beaucoup mieux outillés et armés pour leur travail de tous les jours. Par des conditions économiques très avantageuses, l'assistance publique et le professeur de Bicêtre faci-

litent de tout leur pouvoir la diffusion de cet enseignement né d'hier.

Si je dis *né d'hier*, ce n'est pas que je méconnaisse ce qui s'est fait dans nos asiles depuis leur fondation. Bien des années avant que l'école de Bicêtre fut ouverte on travaillait dans nos asiles et avec succès bien souvent. Le développement de Louison dont les vieux amis des asiles peuvent se souvenir et des malades de son espèce, au contact d'une affection constante et ingénieuse, avec l'aide de la musique : c'était le traitement médico-pédagogique avant la lettre. Les trésors de patience dépensés pour enseigner aux idiots de Béthesda à tricoter au point d'assurer le service des bas et tricots pour un personnel de 135 personnes, c'en est aussi.

Notre école de Siloé qui a appris à lire et à écrire à tant d'arriérés pendant les quelques vingt ans qu'elle a fonctionné la première fois, c'en était aussi. Sa réouverture peut être con-

sidérée comme une date heureuse pour nos pensionnaires. Nous pouvons souhaiter à notre instituteur actuel la persévérance, la ténacité et les succès pédagogiques de son prédécesseur. La question se posera pour lui d'un stage dans une de ces écoles d'arriérés.

En France l'enseignement pratique fonctionne à Bicêtre, qui constitue une sorte d'école normale individuelle... En Suède une école normale spéciale forme des instituteurs pour les arriérés. Notre classe de Siloé, composée en majeure partie de faibles d'esprit, offrait un intérêt spécial pour plusieurs membres du Congrès. Bien qu'écourtée par le manque de temps, cette visite doit être un encouragement pour notre instituteur ; de tous ses écoliers il a obtenu quelque chose ; rien ne l'avait préparé à cet enseignement un peu spécial et il n'y a qu'un an que l'école est rouverte.

Les résultats obtenus dans nos différentes

maisons à force de patience et d'amour, ce service d'entretien fait par les pensionnaires et permettant d'éviter dans les maisons d'épileptiques et d'arriérés le personnel servant, le dévouement et le savoir-faire du personnel surveillant, ont vivement, frappé nos visiteurs du Congrès. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, ne pas avancer, c'est reculer : et les œuvres similaires avancent. La visite du Congrès d'Assistance sera à ce point de vue un encouragement précieux et un coup de fouet pour nous pousser en avant, comme le disait notre cher vice-président. Puisse cette visite être le point de départ d'une série de progrès qui marqueront cette date de l'histoire des Asiles.

Il y a incontestablement beaucoup de chemin parcouru entre cette conception nouvelle qui s'est imposée et l'ancienne notion des asiles d'incurables où les malades entraient pour attendre dans les conditions les plus favorables

de propreté et d'économie la fin de leurs misères.

Réussir à tirer parti, pour un travail utile, de quelques unes de ces existences perdues à vues humaines ; dans quelques cas, trop rares hélas ! mais indéniables, les rendre à la société ; affirmer le droit à un peu de vie normale des plus déshérités ; c'est le rôle de nos Asiles.

« Tout homme, jusqu'au dernier jour, con-
« serve une revanche possible, peut refaire sa
« vie s'il la comprend, atteindre une beauté
« inconnue : voilà la notion la plus féconde
« qui soit, » écrivait hier un publiciste de race.
En songeant aux douleurs de toute nature qu'abritent, que soulagent, que s'efforcent de guérir des œuvres comme celles-ci, ce mot si profond d'un de nos parlementaires revient à notre pensée : C'est avec des vies manquées que se fait dans la douleur le génie de l'humanité vivante.

Dr MORIN.

Dons Anonymes

Castres : Anonyme	20	»
id id	25	»
Réalmont id	20	»
Viane id	30	»
Paris id	1000	»
id Pour l'asile de Laforce.....	250	»
Vabre Anonyme	5	»
Anonyme, en souvenir d'un ami parti pour le ciel.....	1 50	
Anonyme, pour l'amélioration de l'ordinaire	1 05	
Anonyme, (Lot-&-Garonne)	500	«
id pour améliorer la nourriture	0 60	
id timbres-poste.....	0 60	
Un protestant poitevin : divers en- vois au 30 Avril 1903.....	27	»

**Dons en livres-journaux
et journaux illustrés :****M. J. de Neuville, de Paris.**

Madame V^e Fourgassié, de Bergerac.

Madame E. Penchinat, de Nîmes.

Madame Th. Harlaud, de Limoges.

Journaux envoyés gratuitement :

La Revue chrétienne.

3 exemplaires du « Cévenol ».

L'ami chrétien des familles.

La science en famille.

The Christian.

Le Missionnaire de Bâle.

Le salut de Dieu.

L'Appel.

**Dons en argent, livres, gravures, jouets,
chocolat pour nos arbres de Noël :**

Madame Léo Domenget, de Bergerac.

Madame de Carcy, de Nancy.

Mademoiselle M. Bard, de Genève.

Madame Bouthenot-Peugeot.

Mademoiselle A. Siebert, les professeurs et

les élèves de l'Ecole Supérieure de Montbéliard.

M., Mademoiselle J. G.

M. Henri Couve, de Bordeaux.

M. Charles de Luze, de Bordeaux.

Madame Prieur, de Paris.

Mademoiselle Lucie de Neuflize, de Paris.

Miss Nora Charlewood.

Ces dons spéciaux en livres, abonnements gratuits, journaux illustrés, vêtements, linge sont fort appréciés. Nous remercions de tout notre cœur, nos donateurs et donatrices.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1902 au 30 Avril 1903

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE (1) des Pensionnaires	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille.....	68	18	15	18	"
Béthesda.....	128	11	6	3	4
Eben-Hézer.....	63	12	9	5	6
Siloé.....	90	30	43	7	6
Béthel.....	44	7	6	2	2
La Compassion....	35	6	6	1	1
Le Repos.....	26	5	2	2	2
La Retraite.....	39	4	2	1	3
La Miséricorde....	56	6	6	"	4
TOTAUX....	549	99	65	39	28

(1) Voici, sur la demande qui nous en a été faite, le nombre de nos pensionnaires suisses : Canton de Neuchâtel, 16. — Canton de Vaud, 5. — Canton de Genève, 20. — Canton de Berne, 3. — Total : 44.

RELEVÉ DES

du 1^{er} Mai

RECETTES

Actif au 30 avril 1902.....	6.712	90
Pensions	76.479	45
Dons	45.803	60
Dons spéciaux des jours.....	34.553	15
Collectes et Ventes	40.507	95
Rentes et Revenus divers	47.301	51
Rente des jours capitalisés.....	5.760	,
Total des Recettes.....	257.118	26
Déficit.....	6.661	25
Comme aux dépenses.....	263.779	51

Le Trésorier Comptable,

A. LAFARELLE

Après vérification, nous avons trouvé la situation
conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

J. GUER.

T DES DÉPENSES

u 30 Avril 1903

DÉPENSES

Nourriture	97.126	20
Vêtements.....	15.361	45
Lingerie et Mercerie	9.141	30
Blanchissage	5.003	95
Eclairage et combustible	14.212	50
Meubles et ustensiles	8.419	43
Service de santé.....	9.640	05
Bureau et correspondance	1.032	55
Rapport et Imprimés	1.890	65
Bibliothèque, abonn. classes.....	952	50
Frais de voyages.....	1.090	45
Chevaux et voitures.....	3.187	50
Impôts et assurances	5.084	60
Réparations des immeubles	11.958	15
Rémunération du personnel	45.719	10
Frais de réception.....	2.000	
Caisse de Retraite	1.900	»
Dépenses diverses	2.188	96
Total des dépenses ordinaires..	236.509	36

Dépenses extraordinaires.

Agrandissement de Béthel et Siloé (solde).	11.044	»
Séchoirs de Béthesda et d'Eben-Hézer....	6.000	»
Achat obligatoire de Rentes.....	10.226	15
Total des dépenses	263.779	51

SITUATION FINANCIÈRE

Nous avons clôturé nos comptes au 30 avril 1903 avec un déficit de 6661 fr. 25.

Les recettes se sont élevées à 257.118 fr. 26.

Les dépenses ordinaires à 236.509 fr. 36, et les dépenses extraordinaires pour le solde d'agrandissement de Siloé et de Béthel, pour les séchoirs de Béthesda et d'Eben-Hézer et pour un achat obligatoire de rentes à 17.270 fr. 15, soit un total général pour les dépenses de 263.779 fr. 51, supérieur, comme il est dit plus haut, de 6.661 fr. 25 à nos recettes.

Au 1^{er} Mai nous avons dans les neuf Asiles, 549 pensionnaires. La dépense annuelle, dans cet exercice, a été, pour chaque pensionnaire, de 430 fr. 80; journalière, de 1 fr. 18. Nous rappelons que dans cette modique dépense journalière individuelle de 1 fr. 18 sont compris la nourriture, les vêtements, la chaus-

sure, l'éclairage, le chauffage, le blanchissage, le service médical, le salaire de tout le personnel, les impôts, l'entretien des immeubles, etc. La dépense quotidienne générale a été de 647 fr. 85. Elle est inférieure à celle du précédent exercice parce que nous avons été obligés, faute de fonds, de ne pas solder divers comptes qui chargeront d'autant celui-ci. Depuis le 30 avril le découvert s'est élargi, il est aujourd'hui de 25.137 fr. Qu'est-ce-à-dire ? Sonnerons-nous le tocsin ? Non. Il suffit de vous indiquer où nous en sommes pour que vous nous aidiez à franchir ce mauvais pas. Donc nous comptons sur vous, chers bienfaiteurs, et sur votre libéralité renforcée. Les chiffres sont éloquents, au moins les nôtres. En regardant à tout ce qui nous incombe et à ce que nous avons fait avec une minime somme de 1 fr. 18 c. par jour et par malade, vous vous direz certainement que c'est insuffisant : que nous aurions droit à davantage ; qu'il faut

un esprit d'ordre et d'économie pour vivre dans de si étroites limites et que la charité doit au plus tôt les élargir. Oui, et vous agirez, vous ferez comme une de nos enfants, autrefois à *Béthesda*, aujourd'hui employée dans une maison de santé du midi de la France. Voici ce qu'elle m'écrivait naguère : « J'ai pensé à consacrer chaque année un mois de mon travail aux Asiles de Laforce, aussi longtemps que cela me sera possible. Ce n'est pas pour payer une dette dont j'accepte l'obligation, mais pour aider, dans la mesure de mes ressources, au soulagement des misères qui y sont abritées. Pour le moment je ne vous envoie que 15 fr., n'ayant pu disposer de tout le mois. C'est donc 10 fr. que je vous dois avant la fin de l'année. J'ai choisi ce mois de Mai à cause de votre anniversaire. »

Faits divers

Cette année encore, M. Lafarelle notre dévoué Trésorier-comptable et moi avons eu pour nous seconder dans une partie de notre tâche respective, M. Elie Lemue. Il était parti, en 1899, pour le Zambèze, comme aide missionnaire, avec la glorieuse phalange des 14, depuis, si largement diminuée par la maladie et la mort. Lui, il en est revenu. Sa santé s'est raffermie. Le conseil, par deux votes successifs, nous l'a adjoint. Nous l'en remercions avec l'espoir que le bail sera renouvelé. Il l'a été, pour un an dans la séance de hier, avec la réserve formelle que ce vote n'engageait pas l'avenir.

Nos remerciements aussi à M. Henry Bost, et à Mademoiselle Sarradet pour la peine qu'ils ont prise en préparant les chants de notre fête afin de nous faire plaisir. Et merci à nos chanteuses de *la Famille* et de *Béthesda*.

N'oublions pas Mesdemoiselles Lucie Valade, Aline Coutou et Miss Nora Charlewood pour leur concours spontané et désintéressé.

A toutes les sociétés Adolphe notre reconnaissance. A celle d'Annonay l'expression renouvelée de notre sympathie à cause de la mort de sa présidente Mademoiselle Berthe Briançon. J'ai eu le grand regret, cet hiver, de réduire mes tournées de collectes, retenu que j'étais par une grippe méchante et tenace. Dieu me donnera-t-il de prendre une douce et pécuniaire revanche ? Je l'en prie de tout mon cœur. Aurons-nous la surprise bienfaisante de dons imprévus et bien à propos comme cela est déjà arrivé à diverses fois ? Ah ! la belle histoire qui me revient ! Parti de Laforce, il y a...peu importe quand, avec un découvert de 9000 fr. J'avais demandé à Dieu de me les faire trouver à tel endroit que j'avais marqué et où je ne trouvais rien de ce que j'espérais. Poursuivant ma route, persuadé [que cette déli-

vance demandée était refusée, j'arrive dans une autre ville. Deux plis m'y attendaient. L'un m'apportait la nouvelle d'un don de 4000 fr. de la part d'amis à la suite d'un important événement familial ; l'autre renfermait 5 billets de banque de 1000 fr. chaque : Total 9000 fr. Juste la somme demandée, ni plus, ni moins, et reçue au moment où l'on n'y comptait plus pour que le voyageur se rappelât que l'homme est l'homme, c'est-à-dire peu de chose, sinon rien par lui-même et que Dieu est tout. A lui la louange et l'action de grâces, à nous la honte et la confusion de face. Encore un souvenir. J'ai marqué plus haut ceux qui se souviennent de nos enfants pour les fêtes de Noël. Je retrouve à l'instant la lettre que les fillettes de l'école supérieure de Montbéliard dirigée par Mademoiselle Siebert, envoyaient aux nôtres avec une caisse remplie de toutes sortes de surprises :

Chères amies,

« Comme les autres années nous vous faisons notre petit envoi ; j'espère que les poupées vous plairont et que vous aimerez les images et les autres jouets.

« Nous avons beaucoup pensé à vous en faisant les robes et les jupons et, chaque fois qu'une poupée était terminée, nous étions contentes en pensant à la joie de celle de nos petites amies qui en serait la maman. Pour moi, j'ai fait une robe rouge qui a été mise à une brunette. Nous avons embrassé quelques-unes des poupées qui vous porteront nos baisers. Prenez-les sur leurs joues.

« Je viens, au nom de mes compagnes et au mien, vous souhaiter un joyeux Noël pour vous et toutes les personnes qui s'occupent de vous à Laforce. »

Vos petites amies.

J. Pameyer, 11 ans.

Jeanne Müller, 12 ans.
Rose Bauer, 12 ans.
Marthe Ulmann, 11 ans.
Marie Thourot, 11 ans.
Berthe Kempf, 15 ans.
Marcelle Alizon, 11 ans.
Marie-Louise Hoffert, 13 ans.
Jeanne Vuilley, 12 ans.
Jeanne Zürcher, 14 ans.
Henriette Picard, 11 ans,
Elisabeth Martel, 12 ans,
Jenny Lévy, 13 ans.
Suzanne Berlin, 11 ans.
Denise Bourguet, 12 ans.

*
* *

Le dernier et grand événement qui a mis en émoi nos Asiles et le village de Laforce, à l'ordinaire si paisible, c'est la visite du III^e Congrès national d'Assistance Publique et de Bienfaisance privée qui a tenu ses assises à

Bordeaux du 1^{er} au 7 Juin. M. Gabriel Faure, ami dévoué de notre œuvre, en a été le promoteur, lui qui, dans son discours présidentiel à notre fête dernière, avait justement traité cette grande question des rapports de l'Assistance Publique et de la Bienfaisance privée. Quelques-uns qui s'étaient annoncés et non des moindres, entr'autres M. le Sénateur Decrais, ancien ministre et M. Lutaud, Préfet de la Gironde, ont été empêchés au dernier moment, M. le Dr Lande, Maire de Bordeaux, ayant manqué le train officiel est arrivé par un autre à 2 heures de l'après-midi. Vraiment, il nous a donné par là une preuve de bonne volonté et d'intérêt dont nous sommes bien touchés. Donc samedi dernier, 6 Juin, un train spécial amenait le matin, à la gare de Prignonrieux-Laforce, cinquante congressistes. M. J. Guex vice-président de notre conseil, notre ami M. H. Couve n'ayant pu venir, était sur le quai, pour leur souhaiter la bienvenue.

Des voitures attendaient et nous amènent sur le coteau, dans le jardin de *la Famille*. Mademoiselle Clère, la directrice, son personnel et les enfants endimanchées sont là, et puis, aimable attention de M. le pasteur Pénissou, Directeur de la Colonie, une centaine de colons avec le drapeau, les tambours, les clairons et la fanfare. Les congressistes sont salués par l'hymne national. Après les présentations réciproques, on visite la maison et on passe dans la grande salle d'étude transformée en salle à manger. A la table d'honneur sont MM. J. Guex qui préside, A. Baysselance, Président du Congrès, le Dr Lédé, délégué du ministre de l'Instruction publique, Delavaud, sous-préfet de Bergerac, délégué par M. le Préfet de la Dordogne, Gabriel Faure, Rondel, secrétaire général du comité national des Congrès : Maurrel, Administrateur de la compagnie d'Orléans, Henri Garrigat Conseiller général, Ch. Cazalot, Mademoiselle Hamilton, docteur en méde-

cine, et directrice de la maison de santé de Bordeaux, H. Bost, fils du fondateur des Asiles ; Dr Barraud ; Pénissou, Directeur de la Colonie agricole de Ste-Foy, Elie Taupier, Labrousse, Abel Rambaud membres du conseil d'administration, J. Morin, Dr des asiles.

On remarquait aussi Madame la Marquise de Cossé-Brissac, M. Eug. Maller et le Dr Jacquin. Mesdames Friedler, Lejeune, Leroy-Allais. Mais comment se souvenir de tous les noms ? J'embrasse encore, oh ! d'un seul coup d'œil, mais avec reconnaissance cette belle phalange de congressistes. « Le déjeuner, pendant lequel la fanfare des colons s'est fait entendre plusieurs fois, écrit le rédacteur de *la Petite Gironde*, a été servi par les jeunes filles de l'Asile dont on a pu constater le tact, et la tenue parfaite. » Ceci non pour enorgueillir nos enfants, mais pour les remercier et les encourager.

Voici le toast porté par M. J. Guex, vice-président de notre conseil.

Messieurs,

« Notre cher Président, M. H. Couve est empêché par des motifs de santé de se trouver au milieu de nous et de vous souhaiter la bienvenue. Tous ceux qui parmi vous, messieurs, le connaissent, savent combien doit être grande sa peine et ils s'associeront à nous pour l'assurer de tous nos profonds regrets. Attaché depuis plus de 30 années à « ses chers Asiles » nul mieux que lui n'eût su vous les faire connaître.

« Messieurs ! Votre présence ici est un honneur pour nous en même temps qu'un encouragement. Nous vous remercions vivement d'avoir bien voulu venir jusqu'à nous ; nous en sommes profondément touchés. Nous avons

besoin dans l'accomplissement de notre tâche, des sympathies de tous, car une œuvre comme celle-ci n'aura jamais assez d'amis. Il nous est précieux de prendre contact avec des cœurs dévoués qui ont sans doute souffert eux-mêmes et ont ainsi appris à compatir aux souffrances des petits et des déshérités. Nous aimons aussi à nous sentir encouragés par la présence de représentants de nos autorités et, à ce titre, nous saluons tout spécialement, et avec reconnaissance le sous-Préfet de Bergerac, M. Delavaux délégué par M. le Préfet de la Dordogne. M. Baysselance, ancien Maire de Bordeaux, Président du Congrès, M. le Dr Lédé représentant M. le ministre de l'instruction publique, M. Maurel Administrateur de la Compagnie d'Orléans, à qui nous devons le train spécial qui nous a amené nos hôtes, M. Gabriel Faure, ancien président du tribunal de commerce de Bordeaux, M. Cazalet de Bordeaux,

qui, tous, ont donné des preuves de leur sympathie pour nos asiles.

« Mademoiselle D^r Hamilton, Directrice de la maison de santé protestante de Bordeaux a bien voulu, aussi, être des nôtres aujourd'hui. Elle sait que c'est toujours avec joie qu'elle est accueillie dans nos asiles où l'intérêt si éclairé qu'elle leur porte est vivement apprécié. Je suis sûr qu'en les visitant vous trouverez les traces d'une réconfortante pensée. Il y a même plus qu'une pensée au point de départ de cette œuvre... Pour vaincre et persévérer en face des difficultés sans nombre que devaient rencontrer sa fondation et son développement, il a fallu ce que nous pourrions appeler une émanation des forces créatrices du monde moral : la pitié qui frappe au cœur et l'amour qui l'ouvre. Ces forces, communes à tous ceux qui s'oublient pour ne chercher que le bien des autres, ont animé particulièrement John Bost.

Il faut dire qu'il les alimentait à leur véritable source : en Dieu.

« Vous savez peut-être déjà, Messieurs, qu'à l'origine il n'avait d'autre but que la fondation d'un asile pour les orphelines ou enfants abandonnées. Ce fut *la Famille*. Des circonstances particulièrement émouvantes l'ont amené, graduellement, à développer son œuvre. Sa première petite pensionnaire idiote lui fut, pour ainsi dire, imposée. Je ne ferai que souligner davantage la puissance de l'amour chrétien qui l'animait en vous disant qu'il se livra en lui, à ce moment là, un vrai combat. Il faut lire la page de ses souvenirs où il le raconte. La culture et les dispositions de son esprit le portaient vers les gens cultivés, il y avait quelque chose à vaincre en lui pour qu'il devînt l'éducateur de pauvres idiots. Il vainquit avec le secours de Celui qu'il servait. Et de cette victoire sont nés ces asiles. Leur situation dans cette belle nature dénote autant de saga-

cité que de bon sens sans parler du souci de l'hygiène dont on se préoccupait peu alors, mais que John Bost avait déjà comprise. Mais la vie morale des asiles est ce qui frappe le plus ceux qui ont à cœur de la sonder. Communiquer à ses collaborateurs le feu sacré qui le dévorait a été aussi un des traits du génie de John Bost.

« Nous en possédons encore qui ont été à son   cole et nous savons ce qu'ils valent. Les nouveaux venus se laissent volontiers inspirer par ces exemples et font honneur à la mémoire du fondateur.

« Je n'ajoute plus qu'un mot : nous espérons vivement recueillir quelques fruits de votre visite dont nous vous remercions de nouveau. Mais nous ne recherchons pas des éloges. Nous aspirons plutôt au... coup de fouet qui nous fera avancer encore. Car notre ambition, Messieurs, comme la vôtre qui s'affirme dans vos assises de Bordeaux, c'est le progrès. »

En sortant de table on a visité tous les Asiles, rapidement, sans doute, mais pas assez pour que l'on n'ait pas remporté des impressions bien vives et telles qu'elles devaient être. Et ceci est confirmé par ces quelques mots d'une affectueuse lettre de M. Gabriel Faure, notre président de l'an dernier : « Je garde l'impression que vos Asiles ont été appréciés par les Congressistes au-delà de leur attente et j'espère avec vous que la journée de samedi aura pour tous des résultats moraux satisfaisants. »

A l'occasion de ce Congrès, M. Chaumié, Ministre de l'Instruction publique et des beaux arts a décerné à Mademoiselle Jeanne Lapeyre, directrice d'Eben-Hézer, la grande médaille d'honneur, en argent, de l'Assistance publique, pour ses 44 années de services dévoués et désintéressés et a promu le directeur général, officier d'Académie. Au nom des Asiles, au-

tant qu'au nôtre, nous remercions le gouvernement de cette double distinction.



Notre reconnaissance aussi à Monsieur Rouvière et à Monsieur Bruguière dont les discours nous ont réchauffés. Ah ! ne laissons pas se volatiliser ou se perdre, dans la reprise de notre vie ordinaire, ce que nous avons entendu !

CONCLUSION

J'arrive au bout de mon rouleau et je crains, malgré sa longueur, d'avoir fait quelques omissions. Veuillez me les signaler ou me les pardonner.

Une question qu'on me fait souvent, à propos de nos malades, est celle-ci : Pourquoi le sont-ils ? La réponse est délicate autant que douloureuse, et qui suis-je pour la donner ?

Les lois humaines... on peut les violer impunément sur bien des points. Les mailles du filet de leurs ordonnances sont assez larges pour laisser passer un tas d'abominations dont elles peuvent connaître et qu'elles ne peuvent réprimer. Il n'en est pas ainsi des lois de la nature ou de la morale. Rien ne leur échappe et toute faute commise encaisse tôt ou tard son châtement. Or, en parcourant nos asiles, souvent j'entends en moi cette parole du Sinaï : « Je suis le Dieu fort et jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent. » En effet, pourquoi ces maladies incurables, l'épilepsie, l'idiotie et d'autres innombrables ? Oh ! non. Pas toujours... L'aveuglé, dont St-Jean nous raconte la merveilleuse guérison, était aveugle, non du fait de ses parents. « Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché », dit Jésus. Mais, hélas ! un certain nombre de nos déshérités recueillis à

Laforce y sont, payant par une vie lamentable, des fautes et des excès qu'ils n'ont pas commis. Ah ! jeunes gens, prenez garde ! Soyez maîtres de vous ; fuyez la boisson attirante, le vice séduisant et, pour ne pas tomber, cramponnez-vous à Celui par lequel vous serez plus que vainqueurs de toutes les tentations. Alors, en place du Dieu fort et jaloux, vous aurez le Dieu des miséricordes, qui fait grâce, jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment et gardent ses commandements. Alors la population des souffrants sera, non pas supprimée, mais singulièrement amoindrie.

Votre affectionné,

E. RAYROUX

Lu et approuvé en Conseil d'Administration dans la séance
du 9 Juin 1903.

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS :

FRANCE

A *Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur E. RAYROUX,
directeur général des Asiles.

A *Paris*, par MM. MALLET FRÈRES & C^{ie}, banquiers
37, rue d'Anjou.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » ET LES BIENFAITEURS CI-APRÈS :

A *Paris*, chez M^{me} ROY-MIRABAUD, 22, place Malesherbes

A *Alais*, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.

A *Bordeaux*, chez M^{lle} Marie Hovy, 63, rue de la Course.

A *Ganges*, chez MM. les pasteurs.

A *La Rochelle*, chez MM. les pasteurs de VISME et
SOULIER.

A *Lyon*, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 20, avenue de
Noailles.

A *Montauban*, chez M. le professeur A. WESTPHAL.

A *Marseille*, chez M^{me} MOULINE, 15, rue Grignan, et
M^{me} THRAËN-JAUGE, 29, rue de la Douane, Mal-
mousque-Marseille.

A *Mazamet*, chez M^{mes} ROUVIÈRE-HOULÈS, et E. RIVES.

A *Montpellier*, chez M^{me} TISSIÉ-SARRUS.

A *Nîmes*, chez M. le pasteur BABUT, 1 rue Bourdaloue.

A *Pau*, chez M^{lle} L. CADIER et M^{me} G. MALAN.

A *Salies-de-Béarn*, chez M^{lles} BOST.

A *Orthez*, chez MM. les p^{rs} ROTH, Balfet et Monnier.

A *Annonay*, Société de Bienfaisance, chez M^{me} BRIANÇON.

A *Cannes*, chez MM. les pasteurs et chez M^{lle} DÉONNA, Villa Florida.

A *Castres*, chez M^{me} Bouffé.

Au *Havre*, chez M. le past. AMPHOUX, 21 r. Escarpée.

A *Menton*, chez M. le pasteur DELAPIÈRE.

A *Millau*, chez MM. les pasteurs.

A *Nice*, chez M. le pasteur MALAN, 50, rue Gioffredo.

A *Rochefort*, chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance.)

A *Saint-Jean-du-Gard*, chez MM. les pasteurs.

A *Saint - Hippolyte - du - Fort*, chez M^{me} BOISSIER-CAMPLAN

Au *Vigan*, chez MM. les pasteurs MARSEILLE et PUECH.

A *Saint-Affrique*, chez M^{lle} Eugénie VERNIÈRE.

A *Angoulême*, chez M. le pasteur MONBRUN.

A *Grenoble*, chez M. le pasteur BARD.

A *Toulouse*, chez M. COURTOIS DE VIÇOSE, banquier, et chez M^{lles} VESSON, BEZ, DONNEZAN, 66, rue Par-gaminières, Société Adolphe.

A *Ste-Foy-la-Grande*, M^{me} Georges LAUGA.

A L S A C E

- A Mulhouse**, chez M^{me} E. SCHLUMBERGER, présidente de la Société Adolphe, 3, Faubourg du Miroir, M^{me} Jean VAUCHER, 10, rue d'Altkirch.
A Strasbourg, chez M^{lle} M. RAUSCH, 5, Quai St-Thomas.

S U I S S E

- A Genève**, chez M^{me} E. de BUDÉ présidente de la Société Adolphe, M^{lle} BUNGENER, trésorière, 14, boulevard du Pont d'Arve.
A Lausanne, chez M. BRIDEL, M^{me} E. de MOLIN, Longeraie 2 et M^{lle} L. MEYSTRE, 16, rue des Terreaux.
A Neuchâtel, chez M. E. DE PURY DE MARVAL, et M^{me} CLERC-DROZ, faubourg du Crêt, 3.
Au Locle, chez M^{lle} Louise FAURE, et M^{lle} Louise THIÉBAUD, 27, rue Daniel Jean Richard.
A Vevey, chez M^{mes} BURNIER-AUSSET et DU PASQUIER-MONNERAT.
A Clarens, chez M^{lle} Vincent.

G R A N D E - B R E T A G N E

- A Tunbridge-Wells**, chez Miss DAVIDSON, Rock Lodge London Road, et chez Miss DAWES, 6, Calverley Park.

A *Blackheath*, chez Miss FENN.

A *Edimbourg*, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place
et M^{rs}. BOWN-DOUGLAS.

A *Glasgow*, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch
Street.

A *Liverpool*, chez W. CROSFIELD Esq^{re}, Annesly
Aigburth.

A *Londres*, chez MM. BARCLAY & C^{ie}, 1, Pall
Mall East, MM. JAMES NISBET & C^{ie}, 21, Berners
Street, MM. MORGAN et SCOTT, 12, Paternoster
Buildings, et T. BUXTON, Esq^{re}, 37 Buckland
Crescent, Hampstead N. W.

A *Alloa*, chez M^{rs} THOMSON, Hutton Park.

BELGIQUE

A *Bruxelles*, chez M. ISEBAERT, ancien officier d'Etat-
Major, 28, rue Albert de la Tour.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs
de journaux religieux, en France et à l'Étranger, conti-
nueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on
voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Compte rendu de la fête par M. le pasteur Marc Lafon	7
Discours de M. Rouvière Président de la fête	13
Rapport du Directeur Général	23
Rapport médical	55
Suite et fin du rapport du Directeur Général	84



